

La vie nomade des films Une nouvelle manière de vivre avec le cinéma

Thierry Horguelin

Numéro 129, octobre–novembre 2006

Cinéma et nouvelles technologies

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/10153ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

24/30 I/S

ISSN

0707-9389 (imprimé)

1923-5097 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

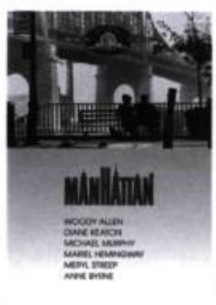
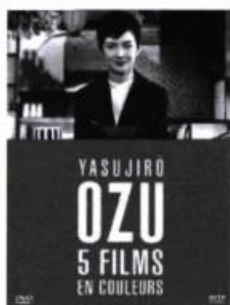
Citer cet article

Horguelin, T. (2006). La vie nomade des films : une nouvelle manière de vivre avec le cinéma. *24 images*, (129), 20–21.

la vie nomade des films

une nouvelle manière de vivre avec le cinéma

par Thierry Horguelin



Le DVD a modifié en profondeur l'économie du cinéma et notre manière de vivre avec lui. Quelques années auront suffi au nouveau support pour effectuer une percée foudroyante sur le marché de la consommation de masse, reléguant le VHS et le laser-disc aux oubliettes. Un record dans l'histoire de l'audiovisuel.

Une nouvelle donne économique

Le DVD est aujourd'hui le moteur de l'industrie cinématographique et son principal facteur de croissance. Sans doute y avait-il longtemps que l'enjeu commercial de la sortie d'un film s'était déplacé des salles vers la télé, le câble et la vidéo; mais le nouveau support a amplifié le phénomène, radicalement et sans retour. Le financement du DVD fait désormais partie intégrante de la chaîne de production. Sa conception intervient de plus en plus en amont dans le processus de fabrication d'un film, ne serait-ce que pour la confection de *making of* et autres bonus. Par ailleurs, le délai entre sortie en salles et parution du DVD tend lui-même à se raccourcir.

Dans quelle mesure l'apparition du nouveau support influencera-t-elle la manière de faire des films, il est trop tôt pour le dire. Mais d'ores et déjà, la notion de film en tant qu'œuvre finie est en train de se brouiller, de perdre ses contours, au profit d'un *work in progress* permanent. À cet égard, quoi qu'on pense de ses films, un Peter Jackson présente le cas exemplaire d'un cinéaste ayant pris acte des possibilités du nouveau support, sur le plan esthétique comme dans son aspect marketing. Ainsi a-t-on vu, suivant un planning savamment orchestré, chacun des trois volets de *The Lord of the Rings* sortir d'abord au cinéma puis en DVD dans la même édition, avant de connaître quelques mois plus tard une deuxième édition en version longue. Quelle est la «bonne» version? Le matois Jackson se refuse à trancher. Certains effets spéciaux de *King Kong* avaient été manifestement bâclés pour que le film puisse sortir en salles à la date prévue. Pour la sortie DVD, le cinéaste a revu sa copie, ajoutant au passage treize minutes supplémentaires, ainsi que quarante minutes de scènes coupées présentées séparément, que le spectateur pourra, s'il le souhaite, intégrer au film. À la limite, on pourrait assimiler les versions cinéma de *The Lord of the Rings*

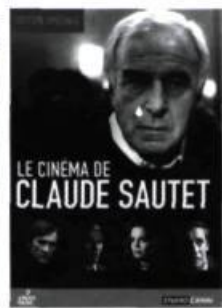
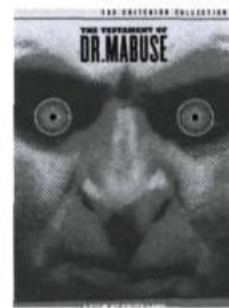
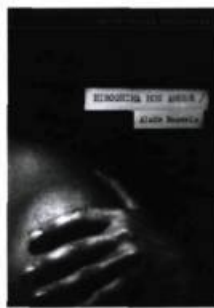
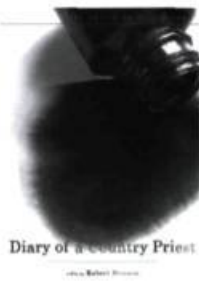
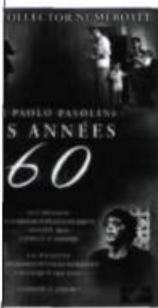
et de *King Kong* à des maquettes ou à des mégabandes-annonces préparant la sortie des versions DVD. Et le jour n'est sans doute pas éloigné où il prendra fantaisie à un cinéaste de jouer avec les possibilités du multiangles en invitant le spectateur à monter lui-même son film...

À l'autre bout du spectre cinématographique, Claude Sautet a consacré les dernières années de sa vie à revoir le montage de tous ses films en vue de leur édition DVD. Ici, on est plus proche de la démarche d'un auteur (au sens littéraire) corrigeant ses textes pour la parution de ses œuvres complètes. À cette différence que, si les éditions critiques permettent de suivre à la trace les réécritures d'un Montaigne ou d'un Balzac (qui passèrent leur vie à remettre leur ouvrage sur le métier), les premiers montages deviennent *de facto* invisibles – à moins d'avoir conservé ses vieux enregistrements sur cassette.

Inévitablement, le DVD consacre, en raison de ses performances visuelles et sonores, le règne du *blockbuster* et la suprématie des films en tête du box-office. Mais il offre aussi la chance d'une deuxième vie au cinéma d'auteur, dont la place sur les écrans est de plus en plus comptée hors festivals. Il n'est pas dit que la salle et le DVD ne puissent jouer là un rôle complémentaire. En sortant simultanément *Bubbles* en salles, à la télé et en DVD, Steven Soderbergh a sans doute pris en compte le fait que les pratiques culturelles sont de plus en plus nomades et individualisées, détachées des logiques traditionnelles de programmation (ce dont témoigne, par exemple, le succès du *podcast*).

Le retour des classiques

L'un des apports les plus notables du DVD est d'avoir réveillé de manière inattendue l'intérêt du grand public pour le patrimoine cinématographique. Mine de rien, le support est en train de prendre le relais des ciné-clubs disparus et de réaliser une démocratisation de la cinéphilie (tout le monde n'a pas la chance d'habiter une ville pourvue d'une cinémathèque). Certains chefs-d'œuvre du cinéma muet, comme *L'aurore* de Murnau, ont été à leur échelle des best-sellers de l'édition DVD, chose qui aurait paru impensable il y a quelques années. Ici encore, la salle et le



DVD jouent un rôle moins concurrentiel que complémentaire. Il est frappant de voir comment, en France, la parution de coffrets est de plus en plus étroitement associée à une réédition en salles (ce fut le cas récemment pour Ozu, Fassbinder et Pasolini). Loin que l'une nuise à l'autre, tout se passe comme si ces opérations conjointes stimulaient, chez un public souvent jeune, l'envie de découvrir ces cinéastes sur grand écran avant d'en approfondir chez soi la connaissance par le DVD.

L'histoire du cinéma est constamment à réécrire. Le DVD n'en chamboulera pas de fond en comble l'échelle des valeurs, mais il en enrichit singulièrement le paysage, par la redécouverte et la réévaluation d'œuvres atypiques et de cinéastes tombés dans l'oubli. Cela, même si le patrimoine est très inégalement représenté : de grands trous noirs subsistent, et des disproportions absurdes. Tandis que le cinéma américain classique reste le mieux servi, des auteurs et des pans entiers du cinéma mondial sont encore négligés, faute de moyens, d'intérêt, ou pour des problèmes d'ayants droit inextricables.


Manière de voir

Incontestablement, le DVD a changé notre relation au cinéma. Il y a les films qu'on tient à voir en salles, et ceux dont on sait qu'on pourra les louer quelques mois plus tard au vidéoclub. Notre manière de vivre avec les films se rapproche désormais du rapport qu'on entretient avec la musique ou la littérature. Il devient possible de se constituer une dvdthèque de ses films préférés, sur le modèle d'une bibliothèque ou d'une discothèque, de revoir une séquence comme on relit un chapitre d'un de ses livres de chevet, de montrer un extrait à un ami pour éveiller en lui le désir de découvrir un film.

Le DVD suscite plus volontiers que la cassette un réflexe d'achat. Les éditeurs l'ont bien compris, qui redoublent d'efforts les uns pour proposer, sur le modèle de Criterion, des éditions soignées ; les autres pour appâter le chaland en titillant sa fibre collectionneuse à coups de digipacks luxueux, au prix de pratiques commerciales souvent douteuses (jaquettes mensongères, films qui n'ont de « restauré » que le nom et dont le master est parfois indigne d'une cassette VHS, multiplication oiseuse d'éditions « collector » sans grand intérêt, invitant le consommateur-vache à lait à repasser sans arrêt à la caisse), qui obligent à se tenir informé auprès de sources sérieuses. À cet égard, il faut souligner que les sites web spécialisés font dans l'ensemble beaucoup mieux leur travail que la presse généraliste, assez pauvre en contenu critique.

Le revers de la médaille, c'est de voir le fétichisme lié à la cinéphilie se déplacer de l'expérience que constitue la vision d'un film vers le support lui-même et la possession d'un objet. On connaît des ciné-technophiles enragés davantage occupés à discuter des mérites techniques d'un DVD que du film lui-même, en mégotant sur un sifflement à la trentième minute dans le canal gauche ou sur une poussière inopportune au dixième photogramme. On en a même vu se plaindre du grain de la copie de *Tirez sur le pianiste* alors que ce grain est celui de la photo de Raoul Coutard...

On peut le regretter. On peut juger que l'expérience de la projection en salles est irremplaçable (bien que ses conditions tendent à se dégrader). On peut aussi estimer que le DVD (qu'on peut désormais acheter au supermarché entre un pot de mayonnaise et une pizza surgelée) banalise le film, lui fait perdre sa magie et son aura ; et admettre que des cinéastes aussi différents que Woody Allen ou Walter Hill soient réticents à la présence de bonus, au prétexte légitime qu'une œuvre doit se défendre seule, sans la béquille de commentaires aussi pertinents soient-ils ; voire, se montrent hostiles à l'idée même de chapitrage, à l'instar de David Lynch pour qui le cinéma doit être une expérience « totale » exigeant l'immersion du spectateur.

Reste que ce qu'on perd d'un côté, on le gagne de l'autre. Car le DVD favorise un compagnonnage intime, une proximité inédite avec les films, qui permet d'approcher au plus près du geste créateur qui a donné naissance à une œuvre. Il ouvre un champ de possibilités nouvelles pour l'étude et l'enseignement du cinéma, en autorisant des analyses plus exactes et plus fines – de la composition d'un plan ou de l'enchaînement d'une séquence –, sur le mode de la microlecture pratiquée depuis longtemps par la critique littéraire. Du rêve, Valéry écrivait qu'il est « le phénomène que nous n'observons que pendant son absence ». De même n'écrit-on sur un film qu'après coup, d'après ses souvenirs ; du moins ceux-ci ont-ils toutes chances à l'avenir d'être plus précis, et aisément vérifiables. Profitons-en pendant que le DVD existe, puisque Sony et Toshiba se livrent déjà à une guerre commerciale sans merci pour imposer son successeur (Blu-Ray ou HD-DVD, faites vos paris), tandis que d'autres prophétisent à terme la disparition pure et simple de tout support au profit de la vidéo sur demande par câble, satellite et Internet à haut débit. 

Thierry Horguelin a été rédacteur en chef de la revue 24 images au début des années 1990. En 2005, il a publié Le voyageur de la nuit aux éditions L'Oie de Cravan.